

Hala Kawsarani

*The Day of the Sun*

يوم الشمس

Translation by Lotfi Nia (French)

## JOUR DE SOLEIL

### Printemps 1985

J'ai ouvert la porte. Je me suis arrêtée sur le seuil, les mains dans les poches, la tête droite, la regardant de haut. Je voulais qu'elle me frappe pour la massacrer. J'étais plus grande qu'elle et ma colère était sincère, je ne faisais pas semblant. Du poison suppurait de tous les pores de son visage, des trous de son nez, du coin de ses yeux étroits. Elle était brune et maigre. Elle avait l'air d'une vieille, même si elle n'avait même pas cinquante ans.

– Rentre. Pas de scandale, t'en as assez fait comme ça.

L'appartement était calme, mon père n'avait pas l'air d'être là. Mon cœur s'est refermé et j'ai abdiqué devant les couleurs sombres. Tout était noir dans l'appartement, meubles, tapis et rideaux, qui dégageaient une odeur de désinfectants et de produits ménagers. Là, le soleil n'entrait pas, il reflétait, n'essayait pas.

J'ai couru dans ma chambre. Comme ma tante m'y a suivi, j'en suis sortie aussitôt pour me précipiter dans la salle de bain.

– Je vais me laver.

– Ne ferme pas à clé. Ne ferme pas la porte.

Dans la salle de bain au moins je ne voyais pas sa tête. Ses yeux étroits et rouges de colère. L'idée que peut-être je l'avais fait pleurer m'a réjouie. Je l'avais poussée à avoir une réaction. Je n'en pouvais plus de son autorité. Mon père, le premier, qui me répétait sans cesse qu'il avait du respect pour elle et son sens du sacrifice, reconnaissait qu'elle était d'un naturel dur et qu'elle ne savait pas « exprimer son amour », même si elle m'aimait, essayait-il de me convaincre. « Bien sûr qu'elle t'aime. Vas pas penser qu'elle ne t'aime pas. Elle t'aime, elle te donne une bonne éducation et elle connaît ton intérêt. Elle sait s'occuper de toi. »

– Comme si j'étais un bibelot !

– Où est-ce que tu vas chercher des idées pareilles ? Attends d'avoir dix-huit ans... Toute chose en son temps !

Moi, j'attendais d'en avoir quinze. Le manque de tendresse me rendait précoce. La solitude aussi.

– Qu'est-ce que tu fabriques encore dans la salle de bain ? Allez ! Faut y aller, a fait ma tante.

J'ai ouvert la porte de la salle de bain, elle y était collée. Je me suis éloignée, pour respirer, tout en m'enveloppant dans la serviette, avec mes longs cheveux noirs mouillés, mon visage rose qui virait au rouge et mes yeux féroces qui réprimaient la tristesse. À ce moment-là, je n'étais pas triste.

– Pour aller où ?

– Pas de questions ! Habille-toi en vitesse.

Je n'ai pas discuté. En particulier ce jour-là, avec tout ce qui s'était passé, et parce qu'elle essayait de calmer les choses, et qu'elle retenait sa méchanceté, je faisais ce qu'elle demandait.

Elle ne m'a pas parlé dans la voiture. Je ne savais pas encore que, ne me voyant pas rentrer de l'école, la veille, elle avait fait irruption chez mon amie Alia et s'en était prise à elle pour savoir où j'étais. Les combattants qui régnaient sur l'espace de nos maisons et de nos rues étaient alors en trêve longue. Durant ces semaines-là, j'ai eu l'impression que la guerre s'était déplacée à l'intérieur de moi. J'étais comme folle, et je le reste. Alia m'a appris, par la suite, lors d'un appel fugace, parce que je ne suis pas retournée à l'école après, qu'elle avait débarqué comme une furie dans leur calme foyer. « Ne mens pas ! Je suis sûre que tu sais où elle est », a-t-elle pour ainsi dire crié à Alia – même si j'ai peine à croire que ma tante puisse ne pas se contrôler devant deux étrangères, Alia et sa mère. « Je suis sûre que tu es au courant. Elle n'est pas revenue de l'école. Elle n'y est même pas allée de la journée. Parle ! Elle est où ? Où ? » pressait-elle Alia qui a été obligée d'appeler sa mère pour se libérer des bras secs de ma tante qui lui enserraient le cou.

Il était dix heures du matin. Je n'avais pas vu mon père depuis que j'étais rentrée à la maison. Ma tante a dit qu'il me cherchait.

– Où ?

– Dans les hôpitaux, les commissariats, en enfer... qu'est-ce que j'en sais.

Ma tante conduisait la voiture lentement, comme à son habitude. Elle conduisait et j'imaginai le sang qui coulait dans veines : un sang noir, bouillant et qui éclatait en petites bulles semblables à celles qui apparaissaient parfois sur son visage malgré son âge. J'ai remarqué qu'elle tremblait. Pourquoi gardait-elle son calme ? Pourquoi ne m'avait-elle pas encore demandé : « Qu'est-ce qu'il t'a fait » ? « Où t'as-t-il emmenée pour te dévorer » ?

La voiture a franchi les frontières de la zone dans laquelle nous avions l'habitude de nous déplacer. Nous étions loin de chez nous, la « rue des médecins », à Beyrouth-Ouest. Je ne savais pas où nous étions. J'ai cru reconnaître les environs du quartier de Mathaf, j'ai aperçu une église dans

une ruelle. C'est là qu'elle s'est garée, tout près de l'église. Nous sommes descendues. « Pas un mot ! », elle m'a fait dans l'ascenseur en dressant un index au niveau de ses yeux absents.

Je n'ai rien dit. Mais je n'ai pas baissé la tête. Je l'ai regardée droit dans les yeux, de l'air narquois qui m'a souvent sauvé du malheur. Je lui avais dit, en rentrant à la maison peu avant sept heures du matin, que j'étais avec Marwan, notre voisin du huitième.

En entrant dans la clinique, nous avons été accueillies par une médecin dans une salle d'attente qui était aussi vide de patients que dépourvue de couleurs. Ma tante m'a attrapé la main et m'a fait entrer dans la salle de consultation en traînant son petit corps derrière moi. Je n'avais jamais vu de femme avec des cheveux plus courts que ceux de mon père. La médecine avait le crâne presque rasé, elle portait deux boucles d'oreilles, énormes mais jolies. Je n'ai pas fait attention à ce qu'elle disait, j'étais obnubilée par ses boucles. Elle a essayé d'être infiniment gentille. Elle m'a demandé d'enlever mon jean et ma culotte, et de m'envelopper dans un drap blanc, avant de m'allonger sur la table d'examen.

Ma tante m'a sommée de faire ce que demandait le docteur, « sinon je ne te dirai rien sur ta mère. » Je ne l'ai pas entendue la dire, cette phrase. Je l'ai lue dans ses yeux sadiques, sa mine aigrie, son teint haineux.

Je ne comprenais pas ce qui se passait. Prise au piège, je ne me défendrais pas.

Une fois sur la table, j'ai fermé les yeux. La médecin m'a soulevé les pieds avec délicatesse, et les a calés sur deux pièces métalliques reliés à la table d'examen. Elle m'a écarté les cuisses. J'ai frissonné, une irrésistible impression de froid. Je me souviens que je portais un pull en coton jaune, pourtant le printemps était doux. Le jaune de la peur, pour mes yeux, le jaune de la glace, dans la mémoire.

– Rapproche ton corps de moi, descends un peu, essaye de te détendre. N'aie pas peur. Tu n'as pas de souci à te faire.

L'examen de la médecin a rassuré ma tante. Je n'ai pas pu feindre l'indifférence. J'ai pleuré en silence d'abord. Je n'ai pas pu retenir mes larmes, elles ont coulé beaucoup, avant que je me mette à crier et à la menacer. « Je ne reviendrai pas. La prochaine fois je ne rentrerai pas. Tu ne me verras plus. Tu ne seras plus obligée de me voir. » Je n'ai pas tout compris, tout ce qui s'était passé dans la salle d'auscultation, mais ce que j'ai compris m'a fait sentir que je n'étais aimée. J'avais la confirmation que je n'étais pas gâtée comme le prétendait la famille de mon père, au contraire je leur rappelait la terrible erreur qu'il avait commise en tombant amoureux de ma mère.

Ma tante est restée debout dans un coin, elle n'a pas regardé dans ma direction, elle a gardé le visage tourné vers un mur blanc. Elle est restée là, immobile, comme un tronc d'arbre sec, un fauve qui suspend son mouvement pour surprendre sa proie d'un bond sanguinaire. Je me suis imaginé le

mur blanc, qu'elle fixait, maculé du rouge de l'insoumission, despotique. Nous n'avons rien dit jusqu'à la voiture. Là, je lui ai crié du plus fort que je pouvais, et en me frappant les seins et les cuisses :

– Marwan ne m'a pas touchée. C'est moi qui lui ai demandé de m'amener la voir, parce que tu refuses que je la cherche. Je refuse de vivre si ma mère ne fait pas partie de ma vie. Je veux la voir, savoir pourquoi elle a accepté de s'éloigner de moi, comment vous vous y êtes pris pour l'éloigner.

– Baisse la voix. Où il t'a emmenée ? Jusqu'où vous êtes allés ?

– Seulement jusqu'à Saïda. Je ne l'ai pas trouvée. Elle saura que je la cherche. Je ne tolérerai pas d'être traitée comme une orpheline.

– Tu es sûre ? Il ne t'a pas emmenée ailleurs ? Comment peut-il abuser d'une enfant ? Tu es une enfant, tu comprends ?

– Tu es la personne la plus mal placée pour parler de mon enfance. Tu me traites comme si j'étais une vieille, et que je n'avais besoin de rien comprendre.

– Où est-ce que tu vas chercher des idées pareilles ? Voilà ce que c'est de fréquenter un homme qui a quarante ans... Comment vous vous êtes arrangés pour trame votre coup ? Et puis, comment vous vous êtes mis dans la tête de la chercher ? Tu profites que j'aïlle au travail. Je ne me bloquerai pas à la maison pour toi, j'ai assez donné de ma vie à cause de l'incartade de ton père.

Je me souviens de la conversation dans ses moindres détails, les postillons qui jaillissaient de ses lèvres sèches. Je ne me pas suis assise à côté d'elle dans la voiture, mais à l'arrière. Sa tête avait l'air toute petite vue de derrière, une tête digne d'un visage sans expression, dont les traits auraient été gommés, un visage dépourvu d'aucun relief susceptible de laisser une trace ou de marquer la mémoire. Elle avait voulu me casser parce que je l'avais cassée et que j'avais brisé les chaînes. Elle a semblé ne pas en revenir quand la médecin a annoncé avec un grand professionnalisme et une douceur polie : « Tout va bien. » Ma tante lui a demandé bêtement : « Vous voulez dire qu'elle est intacte ? » À cet instant-là, j'ai compris qu'elle s'attendait à ce que cette visite médicale débouche sur une autre issue, une issue qui lui aurait permis de dire : « Cette fille est comme sa mère, elle est en rejet contre les valeurs et la morale. »

Nous sommes revenues à la maison où j'ai rongé mes plaies, et où j'ai tenu bon face à la peur et à un amer sentiment d'humiliation. Après avoir passé plusieurs jours dans le silence de ma prison habituelle, ma chambre, j'ai décidé de faire ce que je voulais, de me rebeller enfin contre ma tante. Pas parce qu'elle m'avait menti en me disant que ma mère était tombée malade et qu'elle était morte avant mes deux ans (propos sur lesquels elle est revenue par la suite), mais parce qu'elle détestait ce que représentait cette mère absente pour moi. Quand ma tante, qui prétendait m'aimer et avoir de la tendresse pour moi, me coiffait délicatement après la toilette du soir, j'avais pitié d'elle. Plus tard, en

grandissant, j'ai compris que je n'avais pas pitié d'elle par amour mais parce qu'elle était incapable d'aimer.

## Printemps 2019

J'ai essuyé les couleurs avec le morceau de tissu que je réserve à cet effet. Je me suis lavé les mains, pour me débarrasser des traces rouges pourpre. J'ai éteint l'ordinateur. J'ai ramassé les feuilles éparpillées restées inutilisées, et les ai rangées dans leur pochette. Je me suis changée sans faire attention à ce que je mettais.

Je me suis rendue au café à pied. Le trottoir était comme une mer houleuse. Chaque fois que j'essaye de fuir ma vie, je suis rattrapée par ce passé désarticulé. Je marchais vers *lui*, lui qui a partagé avec ma mère les années qu'elle n'a pas passées avec moi. J'ai calculé combien d'années s'étaient écoulées depuis notre dernière rencontre... à peine 28 ans. Deux jours plus tôt, c'était un dimanche, le téléphone fixe s'était soudain réveillé. Je me suis un peu embrouillée, ne comprenant pas d'abord ce que disait la voix inconnue :

– Qui ? Quoi ?

– Walid Badran, le mari de ta mère. Comment vas-tu Roya ? Je suis ici. Je suis revenu, il y a un moment. J'aimerais te voir.

Je suis entrée dans le café Salon Beyrouth, et me suis plantée en plein milieu du patio extérieur, il n'y avait personne. J'ai laissé le patio derrière moi, et quand je suis entrée dans la vieille maison transformée en café, un vieux monsieur élégant s'est levé de la chaise qu'il occupait tout près de la porte principale. Il m'a souri. Je me suis assise face à lui dire, avant même de lui dire bonjour. Une fois posée, j'ai tendu la main vers celle qu'il me tendait par-dessus la petite table. J'ai eu l'impression que j'allais mourir de fatigue si je ne m'asseyais pas tout de suite. Ce n'était pas de la fatigue, mais plutôt que je n'étais pas prête à retrouver le passé. Je m'attendais à ce qu'il me dise que je lui ressemblais encore. Je me suis barricadée, j'ai décidé de parler peu.

– Tu te demandes pourquoi je réapparais maintenant.

Je n'ai pas répondu.

– Nous aurions dû nous revoir depuis des années, mais j'étais aveugle. La vue s'éclaircit à l'approche de la mort.

On finit tous par mourir, j'ai pensé, mais je l'ai gardé pour moi. Mon père meurt, chaque seconde. J'ai souri et j'ai dit que j'avais soif. Il s'est empressé d'appeler un serveur et m'a priée de choisir ce que je voulais prendre en plus de l'eau. J'avais un goût salé dans la bouche en attendant l'eau. En buvant à la petite bouteille, j'ai eu l'impression d'avalier de l'eau de mer. Le café, lui-même, que je ne sucre pas, avait une amertume salée qui m'a surprise.

Sidérée par son changement d'apparence, j'ai essayé de ne pas regarder son visage. Il n'était plus que l'image que je gardais de lui, un pâle fantôme. Aucun sang ne coulait dans ses veines. Lui, me dévisageait en souriant.

– C'est incroyable ce que tu lui ressembles, a-t-il dit soudain. J'avais oublié. Tu sais ? Cette ressemblance est plus douloureuse aujourd'hui, elle attise le désir accumulé par le manque.

Je n'ai rien dit. Je me suis concentrée sur les gorgées de café amer et salé, en contemplant la tasse. Au bout d'un court silence, le veuf étranger, le mari de ma mère a poursuivi :

– Toutes les femmes ne sont pas disposées à la maternité, au sens au tout le monde l'attend d'elles. Ta mère t'a aimée d'une manière indescriptible. Elle ne m'a pas préférée, tu le sais. Elle ne t'a pas abandonnée. Elle est restée fidèle à son ambition et à son talent. Elle a compris que son mariage avec ton père était une erreur. Elle était jeune quand elle l'a connue, « toute, toute jeune ».

– Je sais qu'elle était jeune. Je le sais. Mais pourquoi aujourd'hui ? Pourquoi vouloir reprendre aujourd'hui le récit tragique de mon existence ? Nous avons vieilli, le passé est loin maintenant. De toute façon, je ne vois pas en quoi ce qu'on dira pourra changer quoi que ce soit ?

Walid s'est étouffé comme s'il avait avalé de travers, et s'est mis à tousser, il en a même eu les larmes aux yeux. J'ai presque eu pitié de lui. Son élégance, que j'avais prise pour une provocation en l'apercevant, m'a semblé alors jouer en sa faveur. La couleur bleue de ses vêtements avait quelque chose qui m'ensorcelait, j'y décelait des lueurs violettes. Je n'ai rien fait pendant sa quinte de toux. Pour ne pas l'embarrasser, je n'ai pas relevé cette toux même si, en mon fort intérieur, j'ai cru qu'il allait succomber sous mes yeux. J'ai observé sa veste bleu-marine, une nuance magnétique et triste plutôt que le bleu-marine terne qui passe souvent inaperçu. J'ai souri quand il a arrêté de tousser.

– Soixante ans de tabagisme, il a fait.

L'information m'indiffère, tout cela m'indiffère. Ce qui m'importe c'est la toile. J'aimerais savoir quand ma mère l'a peinte, où, et combien de temps elle a mis à la peindre. J'ai besoin de ces informations, qui sont la seule raison de ma venue ici. Sans ça, je n'aurais pas accepté de le voir. Je ne comprends pas pourquoi il veut me rencontrer. Qu'il soit malade et à deux doigts de mourir ne m'importe pas. Qu'elle l'ait aimé et qu'elle l'ait préféré à moi est une réalité qui appartient au passé et que je me suis efforcée de rendre sans effets sur ma vie – en tout cas c'est ce que je prétends.